Document généré le 25 avr. 2024 03:24

Nouvelles perspectives en sciences sociales

Les émotions de la terre. Des nouveaux mots pour un nouveau monde, Glen Albrecht, Paris, Les liens qui libèrent, traduit de l'anglais par Corinne Smith, 2020 [2019], 370 p.

Denis Martouzet

Volume 17, numéro 2, mai 2022

URI : https://id.erudit.org/iderudit/1092787ar
DOI : https://doi.org/10.7202/1092787ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Prise de parole

ISSN

1712-8307 (imprimé)
1918-7475 (numérique)

Découvrir la revue

Citer ce compte rendu

Martouzet, D. (2022). Compte rendu de [*Les émotions de la terre. Des nouveaux mots pour un nouveau monde,* Glen Albrecht, Paris, Les liens qui libèrent, traduit de l'anglais par Corinne Smith, 2020 [2019], 370 p.] *Nouvelles perspectives en sciences sociales*, *17*(2), 679–683. https://doi.org/10.7202/1092787ar

Tous droits réservés © Prise de parole, 2022

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Les émotions de la terre. Des nouveaux mots pour un nouveau monde

Glen Albrecht, Paris, Les liens qui libèrent, traduit de l'anglais par Corinne Smith, 2020 [2019], 370 p.

Par Denis Martouzet
Université de Tours, France

Les émotions de la terre, écrit par Glenn Albrecht, est un ouvrage dont la lecture ne m'a pas appris grand-chose. Pourtant j'en recommande très vivement la lecture, car, paradoxalement, il m'a beaucoup apporté. Ce livre, d'environ 360 pages, est publié, dans sa version française, chez l'éditeur *Les liens qui libèrent*, en février 2020, quelques mois après sa parution en anglais, en mai 2019, aux presses de l'Université Cornell. Peut-être faut-il voir dans ce court délai pris pour la traduction à la fois l'importance de cet ouvrage et des messages qu'il délivre et l'urgence à agir face aux conséquences nuisibles, et pour beaucoup difficilement réversibles, de ce qui caractérise l'Anthropocène, c'est-à-dire celles de l'action humaine, devenue plus puissante que les forces climatiques, telluriques, biologiques et qui déstabilisent les équilibres généraux gouvernant la Terre, localement comme dans son ensemble.

Il n'est pas aisé de positionner Glenn Albrecht dans les catégories académiques françaises : il a été jusqu'en 2014, professeur de développement durable à l'Université Murdoch, à Perth (Western Australia), il est philosophe et spécialiste de l'environnement, notamment dans ses rapports avec la santé humaine, sur le plan psychologique. Il rédige cet ouvrage en prenant une posture, qu'il assume, de « sage » (il est alors officiellement à la retraite depuis 5 ans) mais cette posture est soutenue par des dizaines d'articles scientifiques et une prise de recul anthropologique qu'il annonce

dès le premier chapitre : « avant de vous emmener dans un voyage psychoterratique à la recherche de paysages mentaux et physiques, positifs et négatifs, il est nécessaire d'établir un lien entre les émotions universelles décrites dans l'introduction de ce livre et le contexte de ma propre histoire émotionnelle » (p. 36). Il met à profit ce positionnement pour, aussi, dénoncer et proposer.

Il s'agit bien d'un voyage, intérieur, car Albrecht nous fait part de l'analyse qu'il fait de son ressenti (mais aussi celui de ses proches, amis, familles, voisins, habitants) lorsqu'il se trouve face à des situations qui montrent, parfois de façon très explicite et quasi insupportable, les changements en œuvre dans des paysages familiers, changements liés aux conséquences de l'action humaine sur la nature et plus largement sur la Terre. Mais, ce qui m'amène à dire que ce livre ne nous apprend pas grand-chose est le fait que le ressenti de l'auteur correspond de façon étonnamment proche au mien et donc, sans doute, à celui de nombre de lecteurs. Nous avons, semble-t-il pour beaucoup d'entre nous, éprouvé ce que décrit et analyse Albrecht et l'intérêt majeur – double – de cet ouvrage est, d'une part, que son auteur use de descriptions précises auxquelles nous pouvons associer nos propres souvenirs d'émotions similaires, descriptions dans lesquelles nous nous retrouvons : il y a dans cet ouvrage un effet-miroir très efficace. D'autre part, comme l'indique le sous-titre de l'ouvrage, Albrecht propose des néologismes pour nommer ces émotions. L'ouvrage se termine d'ailleurs par un glossaire d'une trentaine de nouveaux termes. Nous pouvons en présenter quelques-uns parmi le plus centraux du propos de l'auteur. Ainsi, psychoterratique est un adjectif qui « qualifie les émotions positives ou négatives causées par l'état de l'environnement sur Terre » (p. 330). Beaucoup de ces émotions sont négatives étant donné l'état de délabrement de la planète. La mermérosité est l'« état d'inquiétude anticipant la mort possible du monde familier et son remplacement par un monde perturbant le sens du lieu » (p. 330) ; la solastalgie est le « sentiment de désolation causé par la dévastation de son habitat et de son territoire. Douleur ou détresse causée par la perte ou l'absence de consolation. Il s'agit du mal du pays que vous

éprouvez alors que vous êtes toujours chez vous » (p. 330). Les exemples donnés à lire par Albrecht sont choisis pour la force de leur impact environnemental et symbolique, comme les gigantesques mines à ciel ouvert, mais ils pourraient tout autant être d'ampleur moindre (on pense à la destruction d'une tour d'habitation, par exemple) et tous renvoient à l'idée que c'est la terre entière que l'on perd (un tierracide), du fait de forces terraphtoriques, provoquant alors un tierratrauma ou la terrafurie : « colère extrême non contenue provoquée par les tendances autodestructrices de la société industrielle et technologique » (p. 332).

La critique des caractéristiques et des conséquences de l'Anthropocène conduit Albrecht à proposer (à partir du chapitre 4, l'ouvrage en comptant 6) de passer au plus vite de cette ère à la suivante, qu'il appelle de ses vœux : le Symbiocène. Albrecht met en avant les modes de coopération entre organismes vivants, au premier rang desquels la symbiose. Il en multiplie les exemples, toutes échelles confondues, allant jusqu'à évoquer l'hypothèse Gaïa de laquelle il prend un peu de distance, jusqu'aux milliards de micro-organismes peuplant et faisant vivre le corps humain, vivant grâce à lui. Il propose d'ailleurs de ne plus utiliser le terme d'environnement (et d'autres expressions comme « développement durable » détourné politiquement de l'intention première qui les a fait émerger) et de le remplacer par « symbioment », soit l'« ensemble de tous les êtres vivants dans les systèmes vitaux à des échelles variées. Ce terme s'oppose à celui d'environnement, qui distingue l'humain de ce qui lui est extérieur » (p. 331). L'avènement du Symbiocène passe par la reconnaissance de la valeur de la symbiose entre êtres vivants – reconnaissance qui serait permise par un changement dans les modes de pensées, fondée sur des émotions positives (la sumbiophilie, l'eutierrie) et confortée par un droit spécifique, le Ghehd, qui prendrait en compte les interdépendances symbiotiques. Albrecht fait le pari qu'il reste suffisamment d'émotions positives en nous envers la terre pour qu'elles agissent comme des moteurs pour faire advenir le Symbiocène qui permettra alors la pleine expansion de ces émotions positives. Si cette partie, comme utopie nécessaire, est

motivante, le dernier chapitre de l'ouvrage, consacré au passage de l'Anthropocène au Symbiocène, est nettement moins convaincant, car reposant sur des principes d'action peu aisés à mettre en œuvre et, surtout, peu développés par l'auteur. Il repose sur une « crise d'identité de l'Anthropocène » (p. 265) dont la génération Z, plus critique que les précédentes, pourrait, voudrait, saurait mettre à profit pour opérer ce grand virage. On laisse au lecteur le soin d'apprécier cela.

L'ouvrage *Les émotions de la terre* propose une utopie et des principes d'action mais, en accord avec l'idée que l'absence de mots empêche le souvenir, la dénonciation et donc le projet (comme dans *1984* de George Orwell), il propose aussi et avant tout des mots. Ce faisant, il organise notre ressenti, ce qui apporte beaucoup mais comporte des limites. Albrecht donne pour chaque néologisme une justification étymologique, le stabilisant mais lui ôtant une diversité de sens qui autoriserait une correspondance avec la diversité des ressentis de ces émotions, n'en gardant qu'une signification « clinique » comme l'écrit Scott McLemee[1] :

> Sterling's evocative phrase [dark euphoria][2] brings out the rather clinical and flavorless quality of Albrecht's new words. No doubt a lot of passion went into the writing of Earth Emotions, but the uneasiness it left me feeling was that of having walked in on The Whole Earth Catalog locked in carnal embrace with an etymological dictionary after a shotgun wedding. Albrecht closes with a glossary of his neologisms; it is sure to be the last time most of them ever appear. His book does identify some new maladies of the soul, but an adequate language to express them will need to be imagined, not just deduced.

Le jugement de McLemee est juste à propos de l'impression que laisse cet ouvrage en ce qui concerne les « nouveaux mots », mais sévère. Si le glossaire (et l'étymologie) ôte apparemment, par l'effet de liste qu'il induit, toute structure à l'ensemble, l'ouvrage lui-même lie ce qui le compose et Albrecht y fait aussi

1 Scott McLemee, Book Review of New Maladies of the Soul, *Inside Higher ED*,https://www.insidehighered.com/views/2019/06/21/review-glenn-albrecht-earth-emotions-new-words-new-world

2 Bruce Sterling est un auteur de science-fiction américain.

la part belle aux arts et aux artistes, justement pour que son propos ne soit pas trop « sec », mais c'est alors au lecteur d'aller à la rencontre des œuvres de ces artistes. Albrecht peut aussi donner plus de corps à son travail, plus d'épaisseur à ses mots, ce qu'il a déjà d'ailleurs largement entamé si l'on veut bien se référer, dans l'imposante bibliographie qui clôt l'ouvrage, à la vingtaine d'articles scientifiques dont il est l'auteur et une autre vingtaine de textes (*blogs*). D'autres peuvent aussi le faire et compléter l'ensemble. Mais tous se trouveront dans l'impasse : l'analyse des émotions éloignent du ressenti de ces mêmes émotions. Dans ce domaine, « chercher à savoir éloigne de la connaissance[3] ».

3 Denis Martouzet, 2014, « Introduction : la ville aimée car aimable… ou détestable et donc détestée ? », in Denis Martouzet (dir.), *Ville aimable*, Tours, Presses universitaires François-Rabelais, p. 7.